

Canal Beagle, d'un bord à l'autre

Le ciel était si bas qu'on pouvait le toucher. Luis Sepulveda

Je m'apprête à repartir... (pour un nouveau voyage : avril 2026 – Cap Horn) Je vais reprendre le ferry « Yahgan » qui me fit découvrir le détroit de Magellan et rejoindre l'embouchure du Canal Beagle (Onashaga en langue yahgan).

En 2023, j'embarquais à Punta Arenas (Chili) pour atteindre Puerto Williams sur l'île Navarino, à quelques encablures d'Ushuaia (Argentine). Durant les 32 heures de voyage, j'eus pour la première fois l'impression de remonter le temps, celui de l'histoire de la navigation mais aussi celui des hommes qui s'établirent dans ces canaux il y a plus de 10000 ans et dont les derniers disparurent, au début du XXème siècle, en une dizaine d'années à peine. Comme une ligne de fond qui refait surface, cette série photographique veut témoigner et remémorer l'histoire de ces « nomades de la mer » et leurs liens indissociables à ce paysage à la fois majestueux et tragique. Les photographies veulent montrer la force des éléments qui ont façonné ces montagnes et ces glaciers qui ont servi plus tard de limite et de frontière pour des hommes qui jusque-là n'en connaissaient pas.

Durant cette traversée, jamais je n'avais ressenti un tel sentiment géographique d'éloignement. Je n'étais pas exactement dans un ailleurs ou un nulle part désertique, j'étais littéralement au bout du monde, quasiment à son extrémité, un Finisterrae ou plus exactement un *ante Finisterrae* qui souligne les marges du continent sud-américain, une ligne d'eau située à 120 kilomètres au nord du Cap Horn, là où se rejoignent les eaux de l'Atlantique et du Pacifique.

Le *williwaw* règne en maître dans ces chapelets d'îles qui s'émiettent en étoile. Ce vent aussi inattendu que violent dévale les reliefs avant de s'engouffrer dans les canaux et former une houle traîtresse qui fit s'échouer plus d'une embarcation (navire, baleinière, cargo, etc.). Sous un ciel pesant comme une chappe, la mer prend des reflets métalliques et glaciaux jusqu'à s'obscurcir et se fondre dans la nuit. L'insondable et l'inexprimable sont écrits d'un noir d'encre profond où flottent à la surface, ici et là, de petites crêtes d'écume lumineuses.

L'expédition de l'anglais Fitz Roy et son équipage, partis sur le H.M.S Beagle ont laissé leur nom à ce canal le long duquel ils naviguèrent entre 1826 et 1836. Le navire avait pour mission de cartographier l'Amérique du sud et les hommes établirent de nombreux relevés hydrographiques pour dresser la carte d'un sud inconnu où les histoires, comme à l'époque de Magellan, se transformèrent souvent en mythe. C'est durant deux de ses trois expéditions que Charles Darwin mûrit sa théorie de l'évolution. Dans *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, il décrit des paysages de désolation :

Un seul coup d'œil jeté sur le paysage me suffit pour comprendre que je vais voir là des choses toutes différentes de ce que j'ai vu jusqu'à présent.

...

De chaque côté, on voit des masses irrégulières de rochers et des arbres déracinés ; d'autres arbres, encore debout, sont pourris jusqu'au cœur et prêts à tomber. Cette masse confuse d'arbres bien portants et d'arbres morts me rappelle les forêts tropicales, et cependant il y a une profonde différence : dans ces tristes solitudes que je visite actuellement la mort, au lieu de la vie, semble régner en souveraine.

...

Quelle grandeur mystérieuse dans ces montagnes qui s'élèvent les unes derrière les autres en laissant entre elles de profondes vallées, montagnes et vallées recouvertes par une sombre masse de forêts impénétrables. Dans ce climat, où les tempêtes se succèdent presque sans interruption avec accompagnement de pluie, de grêle et de neige, l'atmosphère semble plus sombre que partout ailleurs.

Lorsqu'il rencontre et observe les premiers hommes qui viennent sur de petites barques à sa rencontre, Darwin écrit :

Je ne me figurais pas combien est énorme la différence qui sépare l'homme sauvage de l'homme civilisé, différence certainement plus grande que celle qui existe entre l'animal sauvage et l'animal domestique, ce qui s'explique, d'ailleurs, par ce fait que l'homme est susceptible de faire de plus grands progrès.

...

Je crois que l'homme dans cette partie extrême de l'Amérique du sud, est plus dégradé que partout ailleurs dans le monde.

Comment évoquer cette particularité du « sauvage », du lien contre nature tissé par l'homme avec cette nature inhospitalière ? Comment photographier la disparition et l'oubli, témoigner de ces vies, de la nudité de la roche et des arbres qui résistent ? Peut-être en retrouvant, par l'observation, l'immanence des paysages qui défilent sous mes yeux, de l'émotion qu'ils suscitent en moi pour ressentir ou juste s'approcher de ce qui peut subsister de l'imaginaire des lieux. Tenter aussi de réveiller le souvenir des indiens qui naviguaient sur ces eaux au XIX^e siècle en se nourrissant essentiellement de coquillages crus qu'ils abandonnaient à même le sol à l'entrée de leur hutte et qui servaient peu à peu à façonner des collines artificielles afin de se protéger et installer leurs huttes fragiles. Des voyageurs munis d'appareils photographiques saisirent les premières images de ces hommes déshérités (Martin Gusinde, Dr Hyades, Alberto de Agostini, etc). Je me suis laissé porter leurs ouvrages illustrés, dans lesquels j'ai voyagé puis j'ai reproduit ces livres imprimés avec soin, que j'ai choisi désormais d'associer à mon travail de photographe.

Etabli non loin d'Ushuaia, à la fin du XIX^e siècle, le pasteur anglican Thomas Bridges, dans son estancia d'Haberton proche d'Ushuaia, inventoriait précieusement les mots dans un dictionnaire Yamana – Anglais que l'on pourrait qualifier d'utopique. Il ne put jamais permettre, véritablement, de comprendre la façon de penser des fuégiens mais d'imaginer, au moins, à travers la richesse d'une terminologie précise leur façon de survivre au milieu d'une nature hostile. Les fuégiens, quel que soit leur ethnie, avaient mille mots pour décrire l'état de la mer, de la neige, le ciel, la lumière, le vent, la forêt puis les animaux dont ils se nourrissaient grâce à la pêche et la chasse. Le vocabulaire différait selon l'usage pour révéler une forme de poésie.

On pourrait établir un répertoire détaillé où serait seulement consigner la description des météores, des rivages, des courants, la forme des vagues, le relief. On n'employait d'ailleurs pas le même terme selon que l'on regardait depuis la terre ferme ou depuis la mer.

Aujourd'hui, lorsque l'on voyage en Patagonie et en Terre de Feu, les mots peuvent nous manquer pour décrire les paysages, nous qui nous nous nourrissons si facilement d'adjectifs et d'adverbe pour décrire l'extraordinaire et le spectaculaire. Il nous faut rechercher l'expérience du paysage dans la profondeur des mots et la subtilité des sentiments qu'ils éveillent comme la désolation, la solitude, le sauvage tant la nature est âpre, nue, glaciale, venteuse et toujours instable.

En naviguant sur le canal Beagle, on est toujours proche de la côte et le danger toujours présent pour le marin. Les sommets flottent au-dessus des couches de brume. Les glaciers prennent un air sévère suspendu dans le vide ou menaçant lorsque leur front ou une langue instable s'effondre. Partout ailleurs les côtes animées par un faible marnage laissent apparaître à marée basse une bande noire avec au-dessus un enchevêtrement d'arbustes.

Plus aucune chance de rencontrer âme qui vivent sur ces rivages. Seuls résistent les « faux hêtres » (nothofagus - hêtre étymologiquement « bâtard ») espèce la plus répandue en Patagonie. En les apercevant au loin dans un emmêlement inextricable, je les vois souffrir, se recourbant sous le vent violent, se déformant, se tortillant, se brisant et se déracinant... avant de rejoindre les eaux du canal à moins de pourrir sur place dans la terre humide des marais, dans un éternel recommencement.

Les esprits semblent toujours résonner sur ces rivages abandonnés ou peuvent subsister encore quelques infimes traces d'habitations dont l'empreinte est conservée dans des amas de coquillages accumulés au cours des générations.

Ils n'avaient jusque-là pas de noms pour se désigner eux-mêmes, sauf le terme de « Yamanas », qui signifie « les gens, ou « les personnes » écrit le Paul Hyades.

En 1881-1883, le docteur Hyades prenait part à la plus grande mission scientifique française dans ce territoire, jusque-là, assez inexplorée. La Mission scientifique du Cap-Horn, menée à bord de la *Romanche*, avait pour but d'observer le passage de Vénus. Dans le même temps, les marins explorateurs effectuaient le relevé hydrographique précis et complétaient les blancs de la carte laissés par Fitz Roy, particulièrement dans cette zone dangereuse entre le Cap Horn et le Canal Beagle, et plus précisément dans la baie de Nassau là où vivaient les tous derniers groupes yahgans qu'ils prirent le temps d'étudier sommairement selon les codes scientifiques du XIXème siècle. Ces derniers hommes étaient acculés en bordure du monde. C'est vers ces côtes que je continue de concentrer mon regard.

Sur le canal Beagle, il ne subsiste quasiment plus aucuns toponymes à consonnance indigène comme si les lieux de se souvenaient plus de ces hommes. Dans cet endroit du monde, les noms gravés sur la carte sont devenus français et anglais ou encore espagnol à l'ouest, au-delà du détroit de Magellan. Le nom de la ville Ushuaia fait figure de résistante. En langue Yahgan, cela signifie « le fond de la baie » ush et wuaia. Juste en face après avoir passé l'étroit canal Murray, on va vers wulaia, « la belle baie », site préhistorique et lieu de mémoire... où mouillèrent Fitz Roy et Darwin lors de leur expédition. L'histoire retient que ce soit le site où fût capturé (ou échangé pour un bouton de nacre) le dénommé Jemmy Button avant d'être envoyé en Angleterre. Plus tard en 1859, la baie fut également le lieu d'un drame qui marquait l'une des pages les plus terribles de l'histoire des relations entre fuégiens et européens lorsque des missionnaires chrétiens furent pris au piège et massacrés. Il ne faut toutefois pas simplifier ces relations à ces actes car bien des témoignages démontrent les intentions bienveillantes mais surtout naïves des populations fuégiennes qui vinrent en aide aux marins en échanges d'objets ou de service.

Dans son célèbre ouvrage *Qui se souvient des hommes...* Jean Raspail écrit : *On les croyait dépourvus de langage, s'exprimant par onomatopées. En réalité, ils avaient une langue très riche où manquaient seulement tragiquement les mots qui expriment le bonheur et la beauté.*

Les mots nous manquent à nous aussi pour écrire ces histoires passées et ces territoires lointains. Des photographies contemporaines peuvent-elles nous en rapprocher ? C'est ce que je tente de faire, écrivant à ma façon par cette série d'images.

Aujourd'hui, le canal Beagle marque une ligne de frontière entre deux pays qui se font face à un kilomètre et de demi de distance et dont la ligne a été tracée de longues luttres et nourrie de rancœurs encore bien vivantes. Les argentins comme les chiliens de l'île Navarino se regardent de loin car chacun préserve son identité nationale. Exceptés pour ceux qui naviguent sur des voiliers ou des navires de croisières, les traversées sont difficiles car les contrôles douaniers sont rigoureux et intransigeants et le risque de se voir refouler d'un bord à l'autre est toujours réel.

Ushuaia est devenu une capitale emblématique du surtourisme de l'extrême bout du monde, et interroge par sa transformation qui fait aujourd'hui d'elle un lieu de convoitise, port principal pour rejoindre l'Antarctique et aujourd'hui port prêt à être « vendue » pour une manne de dollars pour qui voudrait s'offrir le contrôle de ces eaux redevenus stratégiques sur le plan militaire et commercial. Ici la fin de la terre se resserre dans ce qui s'appelle désormais le « Cono Sur » ! (le Cone Sud). On ne parle même plus de Terre de Feu ! et d'ailleurs ici même les glaciers pourraient être à vendre au plus offrant. Une « Terre de fous » ? Il faut garder en mémoire que depuis le XIX^{ème} siècle il y a toujours eu des vellétés d'exploiter, de toutes les manières possibles, ces terres apparemment vierges et abandonnées. Les « sauvages fuégiens » (Onas, Yahgans, Alakalufs etc.) ont été les premiers à sacrifier leur vie. Leur contact avec la civilisation occidentale a mené à une fin inéluctable pour laisser « progressivement » la place au développement touristique et à l'exploitation des richesses du sol et des réserves d'eau glaciaire.

Malgré le peu de traces archéologiques et les ruptures de transmission dans la tradition orale, leur histoire continue d'être étudiée et contée. Elle est présente dans des musées où les hommes de cire nous regardent avec les yeux du désespoir. Aujourd'hui, l'image des indiens, héritée des photographies transmises par le missionnaire autrichien Martin Gusinde sont reprises par l'industrie touristique et sont devenues des icônes populaires en prenant la forme de figurines de bois, d'autocollants et autres cartes postales. Une façon de revenir sur l'histoire dramatique de ces deux pays et de ce seul territoire connu sous le nom de « Terre de feu ».